

naires. L'aspect du chevreuil, des perdrix, des canards, nageant dans leur jus et entourés d'épices, ainsi que du vieux hydromel et du vin de Tokai, absorbait toute l'attention des seigneurs, occupait tout leur être. Dans ce moment, aucun d'eux n'avait une pensée ni pour le roi Kasimir, ni pour la maudite race des Juifs. Cependant l'ardente curiosité de Ben-Joseph allait être satisfaite.

Lorsque la faim et la soif furent suffisamment assouvies, sur un signe du maître, un domestique apporta une énorme coupe d'argent; il fallut plus de deux bouteilles de vin pour la remplir. Les coupes de ce genre sont aujourd'hui soigneusement conservées dans les musées d'antiquités, à côté des lourds casques et des longues épées: à contempler ces débris des siècles reculés, nous serions vraiment tentés de croire que nos ancêtres étaient des espèces de géants.

— Messieurs, permettez-moi de porter un toast allégorique, s'écria le pan de Wola, en se levant, se frottant la moustache et rejetant la manche de son zupan sur son dos, content par avance de son esprit et du vieux vin qu'il allait avaler.

— A la bonne chasse de dimanche prochain; puissions-nous d'un seul coup abattre toutes les bêtes féroces qui empestent notre sainte patrie.

— Bravo! bravo! ainsi soit-il, crièrent les convives, attendant avec impatience que la coupe leur passât. *Amen*, ajouta solennellement le vénérable prêtre Martin.

Le pan de Wola vida la coupe d'un seul trait; ensuite il versa la dernière goutte sur l'ongle de son gros doigt de la main gauche, et la suçà, comme preuve qu'il avait porté le toast de bon cœur et avec conscience.

La coupe fit le tour de la table, et chaque

convivé, en la vidant, répéta le même toast, et suçà sur l'ongle la dernière goutte de vin. Seulement les convives, en répétant les paroles du pan de Wola, ajoutaient en *crescendo* des épithètes injurieuses au mot de *bêtes fauves*.

Il n'était pas nécessaire d'être doué de la pénétration de Ben-Joseph pour reconnaître que les bêtes en question étaient les Juifs, et que le dimanche prochain était le jour fatal destiné à leur extermination.

Chose curieuse! l'emploi dont s'est chargé le colporteur pour pénétrer dans le château le force d'accompagner d'une musique bruyante et joyeuse chaque toast porté pour la mort de ses coreligionnaires.

Suivirent les vivats pour chaque noble convive, où l'on énumérait avec soin tous les titres du pan ou du prêtre qui en était l'objet.

— A la santé de notre vénérable prélat, membre du conseil suprême de la Pologne, président du couvent de Saint-Dominique, confident intime du nonce du pape, la plus forte colonne de notre Église orthodoxe, à la santé du prêtre Martin!...

— Qu'il vive! qu'il vive!.... répétèrent tous les convives, en vidant les coupes jusqu'aux bords.

Ben-Joseph redoublait d'énergie en appuyant sur les cordes de son violon.

— A la santé du grand-veneur de la couronne, illustre successeur de nos premières familles, castellan et palatin du royaume, digne soutien de nos privilèges et de nos prérogatives. A la santé du seigneur de Wola.

A ce toast accueilli d'un houra général, ce fut à qui se leverait et viendrait embrasser ou tout au moins serrer la main au digne pan qui savait si bien réunir l'agréable et

l'utile, honorer ses hôtes, et en même temps travailler pour la religion et la patrie.

Ben-Joseph avait appris ce qu'il lui importait le plus de savoir : le jour où la conspiration devait éclater. Il pouvait donc se retirer sans regret ; mais il lui restait un autre soin à remplir. Il n'avait pas oublié qu'au milieu des ennemis jurés des Juifs se trouvait l'amante de celui qui l'aidait à les sauver. Il aperçut au milieu des domestiques une jeune femme qui leur commandait avec bonté ; elle était belle, quoique pâle et languissante ; sa mise n'était pas assez riche pour une demoiselle noble, mais trop recherchée pour une servante. C'est Maria, se dit-il, et il lui fit signe qu'il avait à lui parler secrètement.

— Que me voulez-vous ?

— Je viens de la part de Grégoire le chasseur.

— Où est-il dans ce moment ?

— Il vous attend à Krakovie.

— Comment cela ? je ne vous comprends pas.

— Il vous faut quitter le château.

— Quitter le château, moi ?

— Oui, il le faut pour aller rejoindre Grégoire.

— C'est impossible, mon maître me tuerait.

— Vous ne le verrez plus.

— Il se vengera sur mon père.

— Votre père n'est plus en son pouvoir.

— Que dites-vous ?

— Il a quitté le seigneur cruel qui assassine sa fille, il a quitté le village où après cinquante années de corvée il n'a pu vivre tranquille.

— Mon père ! où est-il ?

— Vous le verrez, mais il faut fuir de

suite..., dans une heure il sera trop tard.

— Je n'oserai jamais.

— Aimez-vous Grégoire, avez-vous quelque attachement pour votre pauvre père ?

— J'irai..., j'irai où vous voudrez ; mais seule ...

— Apprêtez-vous vite., entrez au jardin., attendez-moi auprès de la grande porte...., je vous rejoindrai bientôt. Une voiture vous attend au cabaret du *Cheval Blanc*...; dépêchez-vous.

Maria leva les yeux au ciel et se décida à suivre les conseils de Ben-Joseph.

Au même moment, le pan de Wola et le prêtre Martin venaient de quitter la table pour prendre l'air ; tous deux marchaient gravement, la tête baissée, le pas mesuré ; on eût vraiment dit, à voir leur mine sérieuse, que le sort de l'univers était dans leurs mains. Ben-Joseph, s'approchant doucement, les sui-

vit de près et ne perdit pas une de leurs paroles.

C'était le prêtre qui parlait ; le noble ne faisait que l'approuver d'un mouvement de tête, et par quelques mots tels que *juste, bon, c'est cela.*

Qu'on imagine l'effroi de Ben-Joseph en découvrant par leur conversation tous les détails de la conspiration qui devait éclater le dimanche suivant ; quand il apprit comment les prêtres devaient exciter le peuple par des sermons incendiaires, comment les armes et les couteaux meurtriers avaient été bénis et distribués, enfin comment toutes choses avaient été prévues, concertées, arrêtées : toutefois le sentiment d'horreur qu'il éprouvait fut mélangé d'un certain contentement, en entendant que ce complot infernal ne se bornait pas au massacre des Juifs,

mais en même temps menaçait le trône de Kasimir.

N'est-ce pas, seigneur de Wola, disait le prêtre, qu'il nous faut songer à ce que nous ferons pour l'avenir? Il ne suffit pas que nous purgions notre sainte patrie de cette race maudite, il nous faut encore prendre des mesures pour qu'elle n'y retourne jamais, que jamais aucun hérétique, aucun infidèle ne puisse souiller de sa présence notre terre sacrée.

— Juste.

— Nous avons résolu de détrôner Kasimir, ce roi perfide.

— Bon.

— Nous voulons confier la couronne à celui qui en sera digne, qui honorera la vraie religion, qui respectera l'ordre équestre.

— C'est ça.

— Louis, prince de Hongrie, attaché à la

religion orthodoxe, promet de chasser tous les dissidents, de ne jamais lever d'impôts sur la noblesse, et de nous laisser maîtres absolus de nos serfs et de nos colons. C'est un semblable roi qu'il nous faut.

— Juste.

— Le pape l'appuie.

— Bon.

— Il prêtera serment d'observer les engagements que nous lui imposerons.

— C'est ça.

Le prêtre poursuivit sur ce ton, en mêlant à ses projets, d'adroites flatteries sur le patriotisme et le dévouement du pan de Wola, de telle sorte que celui-ci, en consentant à tout, pensait faire sa propre volonté et ne s'apercevait point qu'il était un instrument dont le prêtre intrigant se moquait au fond de l'ame; d'ailleurs qu'importaient au pan de Wola les projets ultérieurs du

prêtre? Kasimir, mécontent pendant la chasse, avait blessé son orgueil...; il avait osé ensuite l'éloigner de sa personne...; n'étaient-ce point là des motifs suffisants pour renverser le trône et exposer le pays à une guerre civile? ses vues n'allaient pas plus loin.

— Que fais-tu ici, Juif? demanda le pan de Wola, en apercevant Ben-Joseph.

— Monseigneur, dit celui-ci en se courbant et ôtant son bonnet, il faut que je retourne chez moi; je pense que Votre Excellence daignera jeter quelques pièces de monnaie au pauvre diable qui a accompagné les toasts de son violon. N'est-ce pas que j'ai bien joué?

— Tiens...., et va-t'en au diable.

— Et n'ajouterez-vous pas quelque chose pour boire?

— Va-t'en, sacré Juif...; jamais ils n'ont assez...

Tandis que le pan exhalait sa colère, Ben-Joseph s'éloignait, riant en lui-même de sa prochaine vengeance.

Les convives devaient encore porter le toast d'usage, qui termine toujours les banquets polonais : *aimons-nous*; expression vraiment chrétienne, sublime si elle s'adressait à tous; mais à la table du pan de Wola, elle comprenait seulement les nobles et les catholiques; elle signifiait, entre nobles et catholiques, aimons-nous et liguons-nous contre tous ceux qui ne sont point de notre rang et de notre croyance.

Le toast était à peine porté, le pan de Wola n'avait pas encore vidé la dernière goutte de sa coupe sur son ongle, lorsque tout à coup le tintement lugubre de la cloche de la paroisse se fit entendre, et le château

retentit de cris d'alarme au milieu desquels on distinguait : Au feu!... au feu!... et l'on vit s'étendre la lueur d'un vaste incendie.

Les convives, moitié ivres, se lèvent en désordre, joignent leurs cris à ceux du dehors et se confondent dans la fuite et le tumulte avec les domestiques et les serfs; ceux-ci, tout entiers au danger présent, restent pour la première fois sourds aux menaces du maître; en vain les intendants, le fouet à la main, veulent forcer les serfs à combattre les flammes; en vain le pan de Wola crie qu'il fera pendre tous les paysans s'ils ne parviennent pas à s'en rendre maîtres; ceux-ci n'ont de terreur que celle du feu qui dévore avec une effrayante rapidité les greniers remplis de foin et de blé. Un vent très fort qui s'éleva en ce moment donna encore plus d'intensité à l'incendie. Les éclairs pâlessaient

à la lueur des flammes. Aussi le feu accrut en peu d'instants avec une violence irrésistible; les malheureux serfs n'y pouvaient rien avec la charrue et le fléau pour tout secours; déjà les bâtiments attenants aux greniers étaient entamés; aucune assistance humaine ne pouvait plus sauver les biens du pan de Wola.

Le danger rendit la présence d'esprit aux nobles convives. Le premier usage qu'ils en firent fut de s'emparer de leurs chevaux et de leurs voitures, pour quitter en toute hâte cet endroit de désolation, où l'incendie menaçait d'envahir l'habitation entière sans leur laisser un coin pour reposer leur tête et prendre le sommeil dont ils avaient un extrême besoin. Le bruit des voitures se mêla aux clameurs de la foule, au fracas des édifices qui s'écroutaient, et à la voix tonnante des intendants qui, ne pouvant

rien contre le feu, manifestaient leur zèle en fouettant les serfs malheureux.

Une seule personne se réjouissait de ce triste spectacle; c'était Ben-Joseph; s'éloignant avec Maria, il s'arrêta sur une colline pour contempler les flammes qui dévoraient les possessions de l'ennemi de sa race... Il compta les bâtiments consumés et ceux qui restaient encore debout, puis tourna ses regards vers le ciel, comme pour demander au Dieu de Moïse, au Dieu vengeur de châtier jusqu'au bout l'homme impitoyable qui voulait la destruction du peuple élu.

Tout autre était la situation d'esprit du pauvre Épinard qui vint rejoindre sa fille. On devinait sa souffrance à la pâleur de sa figure, au désordre de ses cheveux, au tremblement de tout son corps. Ce n'est point qu'il redoutât la colère du pan de Wola, lorsqu'il saurait que c'est lui Épi-

nard, l'auteur de cet incendie. Non, son maître ne pourra ni l'atteindre, ni découvrir sa retraite. Mais le pauvre serf, accoutumé à entendre dès l'enfance que l'homme est destiné à souffrir, qu'il doit pardonner à ses ennemis, et lorsqu'il est frappé d'une joue tendre l'autre, le pauvre serf tremblait pour le salut de son âme; il craignait les flammes de l'enfer. Aussi détournait-il la tête de Ben-Joseph, le démon tentateur qui l'avait conduit à sa perte, et n'osait embrasser sa fille qui s'était jetée dans ses bras.

Cependant l'incendie s'était rapidement étendu; des greniers gagnant aux écuries, il avait bientôt enveloppé le château, de sorte que, vers deux heures du matin, les possessions du pan de Wola ne présentaient plus qu'un théâtre de ruines et de désolation. Le silence et la solitude régnaient là où peu d'heures auparavant la foule se pressait, où

l'air était étourdi de cris tumultueux. Les paysans étaient retournés dans leurs cabanes; les intendants se cachaient pour ne pas s'exposer à la fureur du maître. Deux personnes restèrent seules au milieu des cendres et des débris de l'incendie : l'une était le pan de Wola; l'autre son cabaretier, Jacob le roux qui, satisfait au fond de l'âme, semblait en apparence partager les souffrances de son pan.

— Juif, je te ferai pendre, disait le noble avec rage.

N'ayant personne sur qui faire retomber son chagrin et sa colère, il s'en prend au Juif qu'il aperçoit en ce moment.

— Vous me ferez pendre, monseigneur, répéta le Juif avec calme, en ôtant son bonnet et se courbant jusqu'à terre; mais, avec votre auguste permission, voudriez-vous me dire quel profit vous en retirerez?

— Quel profit! quel profit! cela me fera plaisir, voilà tout!

— C'est bien, monseigneur; mais quand je serai pendu, qui vous procurera de l'argent pour faire rebâtir votre château, et vos greniers, et vos écuries, et faire face à vos dépenses?

Ces quelques mots furent comme un éclair qui, traversant l'esprit du noble, lui montra tout à coup sa position sous son véritable jour. Il se voit délaissé par tous ses prétendus amis, qui, après lui avoir juré une éternelle amitié en face de son bon vin, se sont retirés au moment du danger. Il voit qu'un prêteur d'argent, un usurier, un Juif même peuvent, dans certaines circonstances, être très utiles à un homme comme lui. Il sait que son cabaretier est la seule personne au monde qui puisse le tirer de la terrible position où il se trouve.

— Je plaisantais, dit-il en souriant; sois tranquille, je ne songe pas à te faire aucun mal.

— Je savais bien, monseigneur, répond le Juif, que vous êtes brusque, mais qu'au fond vous avez bon cœur.

— Tu peux donc me procurer de l'argent?

— Oui, monseigneur, tout l'argent dont vous pourrez avoir besoin.

— Tu peux me le procurer dès demain?

— Non, pas avant lundi.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est un Juif qui veut vous le prêter.

— Un Juif!

— Oui, le même qui a joué du violon pendant le banquet de monseigneur.

— Il est donc riche?

— Avec votre permission, plus riche que l'évêque de Krakovie.

Ici le noble, nonobstant la préoccupation de son esprit, ne put s'empêcher de faire intérieurement l'observation de la singulière avidité d'un Juif millionnaire qui venait de Krakovie pour gagner quelques pièces de cuivre, et osait encore demander le pourboire. L'idée ne lui vint pas que le colporteur pouvait avoir un autre but dans le métier qu'il avait choisi.

— Mais, reprit-il, je ne puis attendre jusqu'à lundi, je suis ruiné, complètement ruiné. Il me faut de suite une somme considérable.

— Je le vois, monseigneur, je comprends votre embarras, mais il m'a dit positivement qu'il ne veut rien vous donner avant lundi.

— Lundi! lundi! et pourquoi pas demain?

— Parce que, voyez-vous, mon illustre